

version
numérique
incluse

Clotilde

Escalle

LES

JEÛNEURS

publie.net

LES JEÛNEURS

L'auteur

Clotilde Escalle est née et a vécu longtemps au Maroc.

Fès est désormais un mirage de l'enfance. Depuis son installation définitive en France, ont apparu d'autres territoires. Celui de la littérature, bien évidemment. Et, dans un rapport complexe au texte, dans le désir de faire émerger du sujet là où il n'y avait que du personnage, elle s'est également formée à la pratique du Théâtre-Laboratoire de Jerzy Grotowski, sous la direction du dramaturge Ludwik Flaszen. Ensuite est venue l'École du Louvre, avec une passion pour l'art contemporain. L'écriture est la priorité, elle est respiration, nécessité.

Les thèmes qui se dégagent de ses romans sont, entre autres : une verticalité du temps, la vieillesse, l'exil (mais de quel exil s'agirait-il ?), la pulsion animale, la difficulté de dire, les temps immémoriaux.

Bibliographie

Off, roman, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2012

La vieillesse de Peter Pan, roman, Éditions du Cherche Midi, 2006

Où est-il cet amour, roman, Éditions Calmann-Lévy, 2001

Herbert jouit, roman, Éditions Calmann-Lévy, 1999

Pulsion, roman, Éditions Zulma, 1996

Un cadeau de la mer, nouvelle parue à la NRF, 1996

Un long baiser, roman, Éditions Manyà, 1993

© éditions publie.net & Clotilde Escalle

Préparation éditoriale : Lionel-Édouard Martin

Image de couverture adaptée d'une image de Jim Kelly (CC BY)

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014.

ISBN 978-2-3717-6001-1

© papier+epub, marque déposée publie.net

LES JEÛNEURS

Clotilde Escalle



publie.net
COLLECTION TEMPS RÉEL

À la mémoire de Michel M.

À moi l'héritage de père. Les dents de sagesse que l'on m'avait arrachées et qu'il conservait religieusement dans le premier tiroir de sa table de chevet. Trois petits tiroirs pour des trésors relatifs. Premier tiroir, donc, à côté des dents, un petit chien en plâtre coloré, confectionné par mes soins en cours préparatoire, pour la fête des pères. Le pelage est devenu verdâtre avec le temps. Ce petit chien, finalement, c'est moi. Il témoigne du même dévouement aveugle. Dressé pour plaire, faire le beau. Toujours dans ce même tiroir, une photo de famille, notre famille malade. Il y a également un chapelet. Il doit remonter à l'enfance de père chez les curés — une sale époque, il était pauvre et on le battait. J'en ai bavé, disait-il. Deuxième tiroir : uniquement des mèches de cheveux, les miens, ceux de ma sœur, de notre mère. Enfin, le dernier tiroir : des photos que père a prises lui-même de ses patients, en noir et blanc, le regard fixe du malade docile, soucieux de poser. Des photos difficiles, parfois les patients sont nus, des cas particuliers, on le devine aisément à la peau abîmée, à des ulcérations, des gonflements, des cicatrices prodigieuses. Dans ce tiroir, il y a également la médaille des épidémies, un beau cordon pour remercier de la lutte contre le typhus, père avait failli y rester, il ne pesait que trente-cinq kilos quand il avait eu cette idée géniale, s'injecter son sang contaminé, ainsi créait-il son propre vaccin, du moins c'est

ce que j'ai cru comprendre. Posé sur la table de chevet, un verre rempli d'eau, et son dentier. Quand père s'est mis à perdre toutes ses dents, cela ne se pouvait tout simplement pas, je ne l'avais pas envisagé. Lorsque j'allais lui souhaiter une bonne nuit, l'œil droit, qu'il avait exorbité, semblait un phare au-dessus du trou édenté, d'où exhalaient mille désirs pervers. Oublié alors le contenu de la table de chevet, qui ressassait déjà le passé.

Il eût aimé l'emporter, cette table de chevet, à la maison de retraite, mais la chambre était trop petite, et le bois de rose se serait mal accommodé du lit médicalisé. Il eût également aimé emporter le cabinet médical, le long couloir qui le menait jusqu'aux salles d'examen. Je me souviens d'un maigre géranium rose, qui ornait une table en formica, dans le tiroir de laquelle il y avait une tablette de chocolat à demi éventrée sous sa pellicule de papier argenté, et des fourmis qui tranquillement faisaient leurs provisions emportant en procession des miettes de biscuits... J'aimais bien fouiller dans les tiroirs de père, une habitude de l'enfance, il y cachait de la petite monnaie, peut-être pour me permettre de la découvrir.

J'ai hérité du dentier et de tout le reste dont on voulait se débarrasser. N'étais-je pas le digne représentant de mon père ? Képi militaire, spéculums et bistouris, des photos de lui jeune, comme je ne l'avais jamais connu. J'ai également hérité de sa dernière volonté, il me l'a chuchotée avant

le « je t'aime » d'usage. Pour solde de tout compte, pour m'amadouer aussi, évidemment. Il désirait que je retourne sur les lieux fastueux du passé, et que je retrouve, outre la trace d'un amour secret, celle d'un meurtre. Dans sa confusion, il ne savait plus ce qu'il avait fait du cadavre, il voulait laisser la place nette. C'est ce qu'il disait, du fond de sa couche, en sueur, la peau collée aux os, crachant tant et plus, cherchant à m'attendrir derrière mon masque blanc de son galimatias de comateux.

J'ai vécu jusqu'à présent avec cette ombre dans le dos, répétait-il. Je ne pouvais rien dire, ta mère tu comprends m'aurait rendu la vie encore plus infernale. Dieu sait que j'en ai eu, des maîtresses. Mais là, il y a eu meurtre ! Tu entends, un meurtre !

Je hochais la tête pour lui faire plaisir, il fallait que je rentre à Paris. La Provence lovée dans la chambre mortuaire, cette déclaration d'amour, tout cela était bien joli, mais j'avais pas mal de travail en attente, de la tapisserie, des décors, des fauteuils à restaurer, etc. Quand il a ajouté : Toi seul, tu peux réussir ! Dessine un plan de la maison, et tu verras. Par la grâce de... ici un nom de saint, je ne sais plus lequel... tu sauteras à pieds joints dans le passé. Tu comprendras. Tu seras peut-être alors lavé de tes rancœurs.

C'étaient de drôles de paroles, une illumination du dernier instant. À l'époque, ma sœur m'interdisait l'accès à la nouvelle maison pavillonnaire. Elle avait réussi à caser notre père à l'hospice, puis elle s'était barricadée dans son nouvel intérieur, avec son mari, et sa progéniture à venir. Ce n'était de toute façon pas celle-là l'importante. La maison

matricielle remontait à plus loin, elle tanguait dans toutes les mémoires.

Le petit meuble de bois de rose, tu sais bien, ma table de chevet, a-t-il encore eu le temps de dire. Commence par là, et le reste viendra tout seul.

Ensuite, le dentier est retombé en un sourire sur la lèvre inférieure. Père a rendu le dernier soupir. Il a pâli d'un coup. Le halo bleuâtre au-dessus de sa tête s'est légèrement épaissi, puis il a fini par disparaître. Père partait en fumée vers des contrées lointaines, tout aussi lointaines que la maison et son atmosphère de jadis. Enfin, voilà, je me retrouvais seul avec la dépouille, l'idée d'un devoir à accomplir. Cette idée, je la repoussais d'un mouvement de tête. Puis elle s'est mise à me hanter. Je reconnaissais bien là père et ses obsessions, père et son égoïsme, père et son insistance.

Aussitôt rentré, j'ai éprouvé du dégoût pour mes crayons, mes gommes, mon encre de Chine, pour mon appartement, pour le chat même, qui n'en finissait pas de courir comme un dératé, les oreilles plaquées en arrière, parcouru de frissons. Mais aujourd'hui, selon le vieil adage de la petite commerçante en blouse de nylon, sur le seuil de sa boutique, une mercerie en l'occurrence, aujourd'hui est un autre jour, me dis-je donc ce mercredi, penché sur une feuille de papier à gros grain.

La petite table de chevet. Commencer par les pieds. Courbés, ils reposent sur une descente de lit de laine rose à poils longs, dans lesquels se perdaient, là encore, mais

à l'insu de mon père, quelques pièces de monnaie qui tombaient de la poche de son pantalon, lorsqu'il l'ôtait pour faire la sieste. La laine, le meuble de bois de rose, brin par brin, petite latte par petite latte. Ça y est, le décor se met en place...Tiens, tiens, j'entends l'eau goutter au robinet de la salle de bains, un joint à changer sûrement, et le néon grésiller dans la salle d'attente. Père avait raison. Tout est d'une dangereuse évidence. Un tiroir, puis deux, puis trois. Inutile d'en tracer le contenu, répertorié il y a peu. Sur la table de chevet, un affreux doute me saisit, quelle lampe y avait-il ? Qu'importe. Le corps de père, je le dessine à la va-vite, la bosse du sexe dans le slip Tarzan — ah, papa ! — et j'y mets par-dessus un drap de lin blanc et lourd, brodé à ses initiales. De toute façon père sera partout, debout, assis, aux toilettes, en consultation, à table, la bouche luisante de graisse, du jus de viande, par une journée ensoleillée. Partout, car il tenait tout. Chut ! Ne le réveillons pas ! Admirons plutôt la procession de punaises qui descendent du dais de satin orné de fleurettes. Il dort, le bienheureux, tandis que la vermine commence déjà à le bouffer. Dehors, il fait beau, mais la lumière n'est plus celle d'autrefois, elle est métallique, et les rues sont ensablées, plus rien ne bouge. Au loin des silhouettes, je les distingue mal. La maison me paraît soudain être un vaisseau fantôme. Par chance l'électricité fonctionne. Mais je ne me souviens plus de l'emplacement des interrupteurs. Seulement du geste à faire pour allumer les lampes. Du calme !

La table de chevet est assortie à un chiffonnier du même style, aux nombreux tiroirs où sont rangés des draps et du

linge de corps. Le chat, inventé pour la circonstance, joue dans un coin de la pièce avec une plume d'oiseau. Puis il s'étire et griffe voluptueusement la petite banquette qui va avec tout le bazar. En file, le long du mur, gorgées de sang grisâtre, les punaises remontent se cacher. Père dort toujours.

Pétales de roses et glouglou des fontaines, c'est comme ça, je n'y peux rien, un besoin d'évasion.

Je m'abîme de nouveau dans le dessin d'une ville ensablée et morte, où ne subsistent qu'une maison et son quartier, et d'autres choses encore, au gré d'étincelles de la mémoire. Où serait caché le cadavre ? Sous le tapis de laine haute ? Impossible. Je découvre, sous un coussin de la banquette, un livre érotique, *Emmanuelle*. Je pense aussitôt au film avec Sylvia Kristel et Alain Cuny. À quoi servent les noms si l'époque nous engloutit déjà vivants ? À quoi servent les noms des disparus, le charnier miséricordieux de l'humanité ?

Rien ne sert à rien ! chuchoté-je à père, assis dans son lit. Il respire difficilement, le sable s'infiltré partout et le fait suffoquer. Il me regarde d'un air de reproche.

Pourquoi ces foutaises ? dit-il. Nous n'avons nullement besoin de sable, d'un désert. Et qui sont ces gens qui avancent, ces espèces d'êtres parcheminés ? Des jeûneurs, dis-tu ? Qu'as-tu donc inventé encore ? Dessine plutôt la maison, trouve-moi ce fichu cadavre, je ne sais plus trop bien où je l'ai dissimulé. J'ai tout de même ma petite idée

là-dessus, mais j'aimerais que la tienne recoupe la mienne. Ah, que c'est difficile de vieillir et de perdre la mémoire ! Surtout lorsqu'il s'agit d'un secret tu jusque-là !

Bulle dans la page, du texte jeté nonchalamment. Un ange sur mon épaule, un souffle dans la nuque, ai-je la faiblesse de penser. Combien de temps mettent les récemment disparus à nous quitter définitivement ? Je clique sur le Net. Très peu de littérature à ce propos. On n'a pas l'air de savoir. Et, toujours à la faveur d'une nuit d'insomnie, j'ai cherché sur Google les nom et prénom de père, dans l'espoir de voir peut-être sa figure à l'écran, mais rien n'est apparu. Dans la vastitude, aucune image, aucun compte rendu, de la poussière, là aussi, à ôter avec une lingette électrostatique.

Revenons à la table de chevet, au chiffonnier, à la photo posée dessus, la mère de père, que je n'ai pas connue, en noir et blanc dans son cadre, le visage duveteux. Gloups, la voilà sortie de son nuage de poudre, plus moustachue que je ne l'imaginai, le chapelet à la main, la grosse poitrine alourdie par les maternités. Une odeur de lait rance flotte dans le vêtement, elle porte une vieille robe noire. Des mains épaisses, comme des battoirs. Derrière elle, automatiquement, dans la pénombre de la chambre, surgissent les montagnes, cimes à génépi, de la grosse tatagne des Alpes, et les allers retours entre les Alpes et l'Amérique, puis les colonies, un enfant de plus à chaque fois, un chapelet pour user les lèvres. Jamais de reproches, elle en était incapable, paraît-il.

En dessinant la grand-mère dans son halo de sainte femme, je me souviens des baisers que je devais déposer sur cette même photo, le soir, sous l'œil attentif de père. Je dessine le reflet du verre. Dans un cadre posé à côté, je mets son mari et elle-même, pour une image idéale d'un couple qui aurait traversé côte à côte toutes les vicissitudes d'une existence longue et exemplaire — mais voyons donc ! Ils font peur, le visage asséché par la valeur morale poussée à l'extrême, la tradition assortie aux vêtements noirs. Mais on disait que grand-père sous sa moustache taillée très ras aimait la gaudriole. Père se le murmurait de temps à autre en regardant le couple légendaire, il justifiait ainsi ses propres écarts, l'hérédité, que voulez-vous.

C'est épouvantable, une odeur de naphthaline me monte à la gorge. Je ne sais plus comment sortir de là. Souvenir de la poignée métallique de la porte d'entrée. La main se crispe sur le crayon.

Je sens un regard dans l'ombre, un regard qui file par-devant moi, un corps qui glisse, une peur qui rôde, des cris à l'affût, des scènes tremblantes qui se reprennent, de la méchanceté, de la douleur, du sang. J'éprouve la froideur du scalpel. Je laisse père sous son drap, la main dans son slip, puis les doigts sous le nez, humant son odeur de mâle, pensant vraisemblablement à quelque vagin à explorer.

La maison se dresse comme une menace de marbre.

Trois petites marches. Je saute par-dessus à pieds joints. Au mur, une peinture assez quelconque, une croûte qui propose de l'Espagne la ruelle d'un village, blanche, écrasée de soleil. Derrière la toile, coincés contre le mur, il y a au moins deux millions de francs serrés dans une enveloppe. Père aime à penser qu'il dispose de réserves ça et là. De la grosse monnaie, que mère finit toujours par découvrir. Ça la met en rage. Le salaud, me faire ça à moi, me cacher son argent ! Elle prend la somme, revient avec un manteau de panthère, une voiture. Mère a le coup de sang assez spectaculaire, il faut bien l'avouer.

De l'argent pour posséder les êtres, se venger, faire payer, aussi.

Tu as raison, mon père, il suffit de dessiner une matrice pour que la vie reprenne. Ton habitude de compter et recompter ton argent, tes génuflexions, le soir, dans ton bureau, pour ton habitude de Dieu. Ta peur de la mort, le pouce contre le pouls, le journal du soir glissé sous la porte, que je te ramenait, et dont la lecture des faits divers te délassait. Dans les journaux, à l'époque, dans ce pays, il était si peu question de politique. Un journal pour dire le paradis, avec des voleurs arrêtés, des chiens écrasés.

Impossible de rester concentré, j'éprouve l'envie d'autres lieux. Je puise dans l'atlas des noms de villes. Des villes qui sonnent comme une promesse de rédemption, qui ont également la faculté de nous exclure de nous-mêmes.

Chartres, par exemple, on ne sait pourquoi, cela se confond avec vêpres, langueurs assassines, ça sonne comme le glas.

Les mots courent, des conversations vieilles de cent ans, des reproches comme autant d'affirmations, des arrêts de mort, et malgré tout, aussi, de la tendresse.

Les personnages sont forcément évanescents.

À l'extérieur, le paysage se précise. Un désert, son silence. Des jeûneurs errent. Ils enjambent avec difficulté des monticules de sable. Peu à peu ils trouvent le bon rythme, ils s'économisent. Ils semblent chercher quelque chose. Ils s'accroupissent, font couler le sable entre leurs doigts. Ils sont vêtus de longues tuniques amples, couleur ocre ou crème, ils ont le crâne lisse, le visage imperturbable. Ils ont l'air de vouloir venir par ici, tranquillement, calmement. Ils voudront sans doute entrer dans la maison.

Ils trimballent une poche d'un feutre assez épais, qu'ils accrochent à leurs vêtements par un système d'agrafes, parfois à même la peau qu'ils ont parcheminée et jaune, froissée, perlée d'un liquide suave, une sève qui huile les plis là où ils se fendillent. Ils exhalent une odeur particulière d'encens et de pomme fraîche. Ils vont par groupes de quatre ou cinq, se reposent à l'ombre d'un immeuble aux vitres soufflées, ouvertes sur des entrailles qui excitent leur curiosité. Ils grimpent aux murs.

Ils énoncent à voix haute certaines banalités, des listes d'obligations qui n'ont plus cours. Ils écoutent le son voyager dans les airs, les voix supposées des autres. Les mots ne veulent plus rien dire, ils les recueillent par paquets de phrases. Ils disent également ces phrases pour s'isoler les uns les autres, ils les emploient comme des cuirasses, des repoussoirs. Aussitôt, les autres s'écartent et écoutent. En général, cela commence par un Il faut. Il faut aller acheter le pain, il faut ranger les papiers, laver la voiture, téléphoner à tante Ursule. Il y a tant de Il faut que les jeûneurs n'en peuvent plus. Paradoxalement ils sont à la recherche d'une parole qui finit par les fatiguer. Cette parole se présente sous forme de graines, qu'ils triment dans leurs besaces. Certains quittent le groupe et cheminent à travers les décombres.

Toujours à l'extérieur : la lumière ne change pas. Le ciel a la même couleur que le sable. À certaines heures qui ne comptent plus, se joue quelque chose d'énorme, d'immense. Dans ce ciel censé fixe, une brume vient l'obscurcir et la chaleur devient plus forte.

Les jeûneurs font un bruit de feuilles mortes.

Depuis cette liste des choses et des mondes anciens qu'ils ressassent, depuis cet univers clos, s'élèvent des sons parasites.

Bruit d'aspirateur, d'un moteur de voiture qui tourne, d'une poubelle métallique vidée à grands fracas et jetée sur

le trottoir, de chaînes que l'on agite. Des abois et des chants d'oiseaux. Des comptines. Des abécédaires, des bruits de bagarres. Les jeûneurs se rétrécissent sous les étonnements, les rires, les lamentations. Ils ferment les yeux, attendent que les remugles passent. Puis ils repartent, un pied puis l'autre dans le sable, pressant fort leur poche de feutre contre le flanc pour que le contenu ne verse pas.

Voilà pour le dehors.

Dans la maison, un bruit de course, le parquet craque — curieusement c'est du bois, alors que partout ailleurs le sol est carrelé — le chat poursuit une souris. J'ai le temps d'apercevoir les petits yeux noirs de la souris. Le chat tient coincée sous sa grosse patte. La souris couine, gigote, parvient à s'échapper, atteint un recoin, y enfonce la tête, présente son petit postérieur de bête palpitante. Le chat la retourne d'un coup de patte et la croque en commençant par la tête. Il trie méticuleusement les organes, finit par tout manger, laisse, en guise de trophée, les deux pattes arrière et la queue, des pattes écartées, ouvertes, de l'abîme en miniature. Peut-être devrais-je y voir un mauvais présage, l'annonce d'une mauvaise nouvelle, la mort soudaine d'un être cher, celle d'Annie par exemple ? Comme si, dans la répartition de l'énergie, il fallait absolument que cet événement en appelle un autre, aussi funeste pour moi, qu'il l'a été pour la souris.

Le chat a disparu.

Le couvre-feu se met à mugir. Les jeûneurs se tournent. Tout d'abord on remarque une décharge à ciel ouvert, où

gisent des voitures, le ventre laiteux, blanchi par le sel et le soleil, puis un édifice. Situé plus haut, c'est depuis son piton rocheux que le hurlement part. La forteresse diffuse ce cri tous les lundis, même si les jours ici ne comptent pas. Tous se figent, ravalent leur suc. Les jeûneurs ont un liquide huileux qui les humecte en permanence. À la place des dents, des mousses ont poussé, hydratées par le suc, la sueur et la salive des nouveaux venus qui tombent dans le décor. Un lundi sur deux, la chaleur diminue jusqu'à son point le plus bas, dans les trente-cinq degrés, elle s'y maintient une semaine puis elle remonte, aux alentours des cinquante degrés, l'autre semaine. Ainsi, en alternance, ainsi de suite. La forteresse, à qui les jeûneurs prêtent une âme bienveillante, les avertit du changement, une longue stridence un lundi, deux stridences successives, tout aussi longues et insupportables, le lundi suivant.

Ils cherchent des maisons à piller. Ils éventrent les tonneaux, les garde-manger, fument tout le tabac, vendent leur droit d'aïnesse pour des lentilles.

Le sable ou la boue, marmonne l'un d'eux, aux dents exagérément moussues, finalement c'est du pareil au même. C'est du temps dans lequel on est empêtré, du temps qui nous traverse et nous dilate. Du pareil au même.

Tous regardent la forteresse avec l'envie d'une surface dure et stable où reposer. Leurs efforts seraient trop maigres, ils ne pourraient l'atteindre. Certains élaborent des plans. Mais la nuit ne vient jamais, qui leur permettrait de s'y cacher,

jamais, aussi restent-ils des âmes errantes qui tournent et retournent le sable.

Ils rêvent de chambres, d'un petit espace à eux, un plafond sur la tête et une couche aux draps de lin brodés, le parquet qui craque, enfin tout ça. Tout ça comme autrefois. Rien ne bouge. Ils tentent de nouvelles énumérations. Un jeûneur tombe. Attention, une chute peut leur être fatale. La langueur qui survient alors leur fait fermer les yeux. Ils s'endorment et le sable les happe, ne laissant à la surface que les petites mousses qui avaient pris la place des dents. Personne ne se hasarde à tirer dessus, on sait l'effort vain, les racines exagérément longues par-dessous. Des jeûneurs s'accroupissent et sucent le suc de ces petites mousses vertes, qui paraissent véritablement végétales. Puis ils se remettent à chercher.

Une nuée de sauterelles géantes obscurcit le ciel, déverse des cailloux sur les têtes, dans le sable. Elles disparaissent aussi vite. Hormis les jeûneurs, rien n'est voué à durer.

La poignée de la porte d'entrée s'abaisse violemment plusieurs fois. On sonne. Des petits coups rapides, insistants, qui tapent sur les nerfs. On crie. Docteur ! Docteur ! Ouvrez ! C'est grave ! Docteur, s'il vous plaît ! Docteur ! Père, dans son lit, se tripatouille les parties génitales, en

écoutant la voix affolée. Il tente de la reconnaître. Toute la ville sait où il habite, la maison juxte le cabinet médical.

S'il vous plaît, docteur, ouvrez !

Père, lui dis-je, il faudrait les recevoir.

Tu n'y penses pas ! Tu as vu l'heure ! Ça sent à plein nez la visite à l'autre bout de la ville en pleine nuit !

Une question de vie ou de mort, docteur, ouvrez !

Père, s'il te plaît.

Mère est descendue, les cheveux en bataille, l'œil charbonneux de qui n'a pas eu le courage de se démaquiller. Car mère a des moments d'abattement entre deux rêveries, deux éclairs au chocolat. Elle a également des moments de haine pure, qui soudain s'émousent et laissent place à de la mollesse mêlée d'empathie. Mais surtout, à l'instant, elle a peur d'une révolution, d'un coup d'État. Que le bon peuple miséreux se réveille et vienne la piller.

Elle considère père, qui a enfin consenti à se lever, dans son slip Tarzan. Elle le méprise, elle le déteste. Encore robuste, toujours dans ses parties de jambes en l'air, un vieux cochon, ne peut-elle s'empêcher de penser. Il écoute, derrière la porte, l'oreille pratiquement collée au cri de l'homme épouvanté.

Cette ville — ses avenues désertes, la nuit, les prostituées qui se retirent à l'ombre des arcades lorsque la police rôde, les palabres sans fin des jeunes gens qui se rencontrent — n'a rien à voir avec le paysage des jeûneurs qui bientôt envahira la feuille.

Pour le moment nous serions plutôt au pays de l'outremangeur. Si l'on considère père. Sa force, ses muscles, son

attirail dans son slip. Sa propension à manger le monde, des tonnes de viande. Si l'on pense aux images qu'il convoque, du fait de sa seule présence — du temps préhistorique, un homme dans sa grotte.

Il hésite à s'habiller et à ouvrir. Je dessine sa trousse de médecin. Une petite trousse de cuir brun. À l'intérieur, stéthoscope et appareil à prendre la tension. Le caoutchouc est usé, et la paume qui presse la poire s'est creusée sous les gestes dix mille fois répétés, comme si elle contenait encore ladite poire.

Mère, à qui la réalité pèse, et qui dans ces circonstances a le vouvoiement facile, dit : Louis, cela ne peut plus durer. Il faut que vous y alliez, au moins pour faire cesser ce tapage.

Père s'habille, le regard dans le vague, mû de façon quasi hypnotique par le devoir.

Une image me vient, d'un autre temps, d'un autre monde, une image d'obsèques, d'un corps chéri embaumé, d'une dépouille devant laquelle se prosterner. Une voiture noire, une limousine pour la famille et ses bouquets, son chagrin et ses hommages. Et le corbillard. Six hommes portent le cercueil. Un septième règle le bal. Les hommes sont vêtus d'un long manteau noir, ils portent un chapeau noir. Ils chargent le cercueil dans le corbillard. Puis ils le saluent, penchés en avant, tête découverte. Tandis que l'hommage du fils au père résonne encore dans les esprits, avive les sanglots. Dans le cercueil, le corps embaumé, le sourire à peine étiré, le profil adoré aux pommettes saillantes, la

mémoire froide, sous une mousseline crème, si léger ce voile, une ultime caresse.

Les hommes n'en finissent pas de se prosterner.

Même les jeûneurs se prosternent.

Le cercueil est mené vers l'ultime demeure, dans le village natal, au bord du fleuve. De cela, les jeûneurs se souviennent. Comme d'un mythe, d'une légende. Ce corps à l'énergie jadis étincelante. Le culte de l'ancêtre, dit un jeûneur dressé sur son monticule de sable. Il n'a pas la voix assez forte, ni le ton qu'il faut. Maladivement il clame tout de même son lot de germes, cette contamination de l'image, mémoire que tous aimeraient préserver, dont ils ne saisissent que des bribes. Calligraphie de l'impossible, jargonne un jeûneur. Le corps, la dépouille, la vitesse de l'éclair. Ça se dit comme ça vient. Au bord du fleuve, jadis un fleuve, oui, allez, Saint-Lambert et sa terre, et sa glace, et son pont. Oui, c'est possible, évidemment. Un pont duquel s'élançait l'enfant perdu dans la dépouille. Avec d'autres enfants, dans le fleuve qui ressemble à la mer. Et de si haut, le goût de l'éternité dans le plongeon. Le grand large, un tourbillon attrape le corps, l'enveloppe d'une vrille dangereuse. Un pied tape contre le fond, hop, une remontée.

Depuis cette dépouille que nous avons cru voir, disent les jeûneurs.

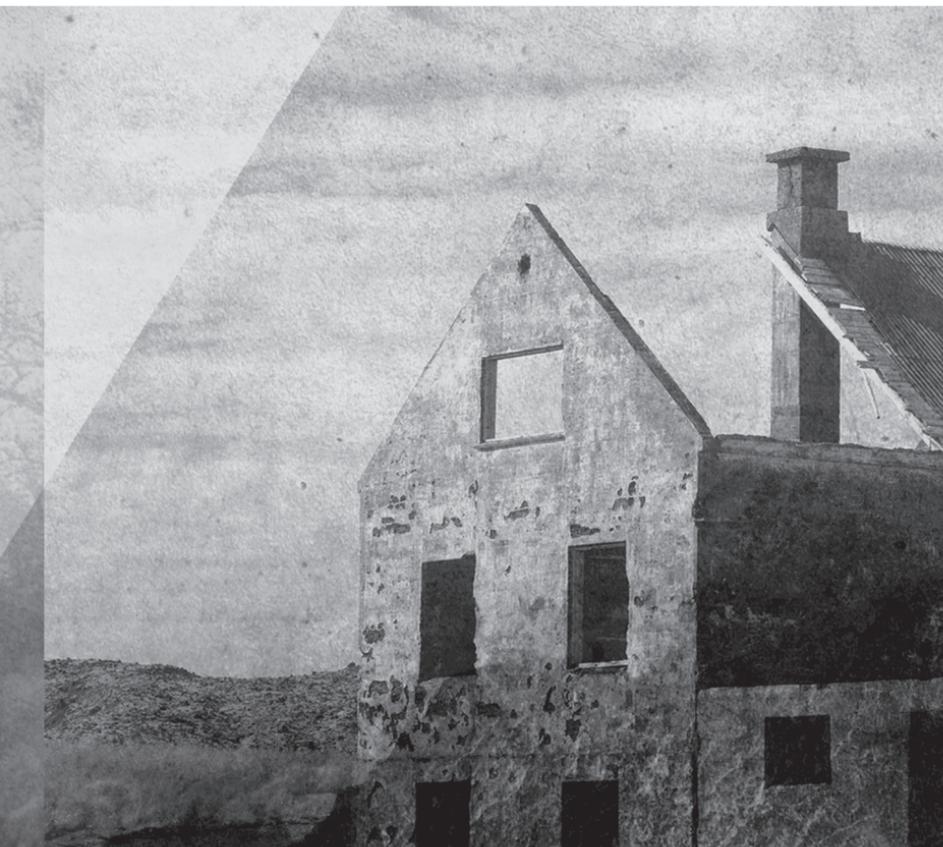
Père, revenu à grande vitesse de sa visite, me demande pour la énième fois s'il ne va pas mourir. Je le rassure. Bien sûr que non. Et toi ? me demande-t-il. Non, non, moi non plus.

www.publie.net

littérature contemporaine – invention – crossmedia

CROSSMEDIA — définition: Utilisation conjointe de plusieurs médias [physiques et dématérialisés] au service d'une publication.

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez **public.net**, on a choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.



“ *profitez de la version numérique,
sans frais supplémentaires !* ”

1

rendez-vous sur le site **public.net** et ajoutez cet ouvrage dans votre panier ;

2

entrez le code **XXXXXXXX** dans la partie « code promotionnel » ;

3

c'est tout ! Profitez des versions multi-formats et mises à jour, à vie !

Si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à ce dernier pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne. Aimons nos librairies, soutenons-les !

public.net/inscription



Vous possédez une tablette ou un smartphone ? Ce QRcode vous simplifie la tâche.

public.net
Temps réel

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia